



MINISTÈRE
DU TRAVAIL, DE L'EMPLOI
DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE
ET DE LA FONCTION PUBLIQUE,
*chargé de la réforme de l'administration,
des relations avec l'Assemblée de Polynésie française
et le Conseil économique, social et culturel*

SERVICE DU PERSONNEL
ET DE LA FONCTION PUBLIQUE

CONCOURS EXTERNE
DE PSYCHOLOGUES
DE CATEGORIE A

EPREUVES D'ADMISSIBILITE :

NOTE DE SYNTHÈSE
ASSORTIE DE PROPOSITIONS
A PARTIR D'UN DOSSIER RELATIF
A LA PSYCHOLOGIE CLINIQUE
(Durée 3 Heures - Coefficient 3)

VENDREDI 17 FEVRIER 2006
(8H00 - 11H00)

Le sujet comporte 6 pages.

CONCOURS POUR LE RECRUTEMENT DE PSYCHOLOGUES

NOTES DE SYNTHESE

SUJET 1

Les textes :

- « Du principe masculin et féminin dans la nature. » Journal Clinique. p. 89-91 de Sandor Ferenczi aux éditions Science de l'homme Payot ;1990
- « La construction du masculin. » de Daniel Welzer Lang. Revue Sciences humaines n° 146 fév. 2004.
- « Leçons psychanalytiques sur le masculin et le féminin. » de Paul-Laurent Assoun. Revue Le Carnet Psy déc-janv 2006.

Question :

En vous inspirant des textes remis, veuillez définir votre représentation du (de la) psychologue de la Fonction Publique Territoriale. Vous veillerez dans votre description, à répondre à l'interrogation suivante :

- Devenir un homme, devenir une femme ou encore la construction de l'homme, la construction de la femme ou mieux encore, être père, être mère, être homme, être femme, être fils, être fille... ce sont des notions courantes dans le jargon commun ou spécialisé ; comment cerner l'élément féminin et l'élément masculin chez une personne ? comment le (la) psychologue peut-il (elle) dans sa fonction être agissant(e) à partir du principe masculin et féminin ?

Pour ce travail, vous donnerez votre point de vue, en vous appuyant soit sur des études de cas, ou des exemples de situations cliniques, en associant si possible le (la) psychologue à une équipe pluridisciplinaire.

totale que cet abandon de soi-même (évanouissement) signifie la mort. Mais justement, la relaxation totale qui s'établit par l'abandon de soi peut créer des circonstances plus favorables pour pouvoir supporter la violence. (Les organes, les tissus, deviennent plus extensibles, les os plus souples, sans se casser, chez une personne évanouie qui ne s'oppose pas à la violence, que chez une personne à l'état de veille. Par exemple, relative rareté des blessures graves chez les personnes ivres.) Celui qui a « rendu l'âme » survit donc corporellement à la « mort » et commence à revivre avec une partie de son énergie; même l'unité avec la personnalité pré-traumatique est ainsi rétablie avec succès, accompagnée il est vrai, la plupart du temps, de perte de mémoire et d'amnésie rétroactive, de durée variable. Mais justement, ce fragment amnésié est en fait une partie de la personne qui est encore « morte », ou qui se trouve continuellement dans l'agonie de l'angoisse. Tâche de l'analyse : lever ce clivage; mais là surgit un dilemme. Si l'on considère cet événement en le reconstruisant par sa propre pensée, voire même si l'on arrive à la nécessité de le penser, cela veut dire qu'est toujours maintenu un clivage entre une partie détruite et une partie qui voit la destruction. Si le patient fait une plongée cathartique jusqu'à la phase du vécu, alors, dans cette transe, il ressent encore les souffrances, mais ne sait toujours pas ce qui se passe. De ces séries de sensations d'objet et de sujet, seul est accessible le côté sujet. S'il s'éveille de la transe, l'évidence immédiate s'évanouit aussitôt; le trauma est de nouveau saisi uniquement de l'extérieur par reconstruction, sans le sentiment de conviction. Proposition de la patiente O.S. : pendant la transe, inciter la pensée à l'activité en posant des questions très simples, faire revivre pour ainsi dire l'âme qui a été rendue, avec tact mais avec énergie, et amener lentement ce fragment mort ou clivé à admettre que pourtant il n'est pas mort. En même temps, il faut que le patient fasse l'expérience d'un courant suffisant de pitié et de compassion pour qu'il vaille la peine pour lui de revenir à la vie. Pourtant, ce traitement prudemment tendre ne doit pas devenir par trop optimiste; la réalité du danger et la proximité de la mort, à savoir l'abandon de soi, doivent être admis. En aucun cas, donc, on ne doit traiter le trauma comme une vétule — comme cela se produit souvent avec les malades et les enfants. Il faut admettre, finalement, que notre capacité d'aider, voire notre volonté d'aider, est limitée (en partie par les exigences de notre nature égoïste, en partie par des complexes personnels non maîtrisés), c'est-à-dire que le patient doit admettre,

peu à peu, que l'aide ne peut pas lui venir seulement de l'extérieur, qu'il doit mobiliser ce qui reste disponible de sa propre volonté. Finalement, on doit même admettre, honnêtement, que notre effort peut être vain si le patient ne s'aide pas lui-même. La question reste ouverte de savoir s'il n'y a pas de cas où la réunification du complexe, clivé par traumatisme, est si insupportable qu'elle ne s'effectue pas totalement et que le patient reste en partie marqué de traits névrotiques, voire sombre encore plus profondément dans le non-être ou dans la volonté de ne pas être (1).

Mode de travail de la physis et de la psyché.

La physis est empêchée par des résistances, c'est-à-dire déterminée par le passé, auquel elle adhère. Dans la psyché, ces résistances s'évanouissent tout à fait, ou en partie; la psyché est dirigée par des motivations, c'est-à-dire quelque chose du futur. Dans la psyché, il peut y avoir d'ailleurs des degrés de liberté de circulation hors-temps, hors-espace. La pensée, suivant le principe de réalité, est déjà chargée, déterminée par un peu de pesanteur terrestre. La prédominance du principe de plaisir dans l'esprit signifie la liberté de la volonté, ce qui, par ailleurs, est inimaginable pour la pensée logique.

23 février 1932

Du principe masculin et féminin dans la nature (2).

Je m'étonnais, et continue de m'étonner avec raison, de ce fait qui, psychologiquement, ne peut jamais s'expliquer entièrement : l'affirmation du plaisir (3). Partant de mon expérience auprès d'une patiente (qui, après des années de souffrances, de plaintes, d'exaltations, etc., plus une frigidité complète, s'est réveillée, en même temps que son caractère a changé : elle est devenue compréhensive, pleine d'égards pour les autres, charitable, généreuse, prête à tolérer tout ce qui jusqu'alors lui était insupportable, tout en connaissant une

(1) « *Nichtseinwollen* ».

(2) Les idées contenues dans cette note commencent à prendre forme dans un article de 1929 : « Masculin et féminin », *Psychanalyse* 4, Payot, Paris 1982, pp. 66-75. (N.d.Ed.)

(3) Pour le problème concernant le choix des termes : « affirmation » ou « adhésion » au plaisir, voire la note (2), page 79. (N.d.T.)

sorte de maturité tardive de ses sensations sexuelles), j'en suis arrivé à l'idée, suivant en fait une indication consciente de la patiente, que dans l'organisme féminin, à savoir dans la psyché, est incarné un principe particulier de la nature qui, à l'encontre de l'égoïsme et de l'affirmation de soi de l'homme, peut être conçu comme un vouloir — et pouvoir — souffrir maternel. La capacité de souffrir serait par conséquent une expression de la féminité, quand bien même le fait de souffrir, de subir, de tolérer, se déroulerait dans n'importe quel domaine de la nature, donc en apparence tout à fait en dehors de la sexualité. Même si cela peut paraître exagéré, il n'est peut-être pas insensé de parler du fait que, lorsqu'une force ou une substance « est soumise » à l'influence changeante, modificatrice, destructrice d'une autre force, on doit, outre l'intensité relative et absolue de la violence, prendre également en compte l'influence du féminin, qui est à admettre virtuellement partout ; on peut même se demander si, sans l'assentiment du féminin dans les substances, un changement pourrait jamais être réalisé, même par la plus grande des forces. Cette généralisation me délivre, certes, de la tâche jusqu'alors insoluble d'expliquer l'altruisme simplement par une complexité de motivations d'égoïsme, comme cela semblait évident pour les chercheurs des sciences de la nature que nous sommes. Hélas, on peut objecter à cela, du côté scientifique, qu'il y a là évitement d'une tâche insoluble, comme dans l'affirmation : la misère vient de la pauvreté ; l'altruisme et la capacité à subir la souffrance viennent d'un principe particulier de l'altruisme et de la capacité à subir la souffrance. Malgré tout, il n'est pas tout à fait insensé de soutenir le point de vue du dualisme ; les exemples innombrables, qui existent partout, de bipolarité, d'ambivalence, d'ambivalence, semblent justifier de considérer l'ensemble de la nature non seulement du point de vue du principe d'égoïsme, mais aussi à partir d'une direction pulsionnelle opposée, celle de l'altruisme. Tout cela ne serait qu'une modification apparemment légère de l'hypothèse freudienne des pulsions de vie et de mort. Je mettrais d'autres noms sur la même chose. La pulsion de « se faire valoir » et la pulsion de conciliation constituent ensemble l'existence, c'est-à-dire la vie dans tout l'univers. La vieille proposition : *natura horret vacui* (1) et une autre qu'il faut forger de neuf : *natura horret cumuli* (2) doivent être mises côte à côte et les deux ensemble

(1) « La nature a horreur du vide. (N.d.T.) »

(2) « La nature a horreur du plein. » (N.d.T.)

expriment, sur un mode bien anthropomorphique, l'ubiquité de ces deux principes. L'égoïsme est la tendance à se débarrasser à tout prix d'un quantum de tension produisant du déplaisir. C'est comme si partout où émerge une telle entité qui ne veut et ne peut souffrir, des pulsions ou tendances de conciliation étaient mobilisées de tous côtés, évoquées comme par magie, tout comme dans la société humaine le féminin se rassemble dans ce qui est fortement masculin.

La singulière conséquence de l'hypothèse selon laquelle il y a du pulsionnel dans la volonté de conciliation, mène logiquement à l'affirmation que pour la substance, ou pour l'être dans lequel cette pulsion est, ou devient, forte, voire dominante à elle seule, la souffrance est non seulement quelque chose de tolérable, mais même quelque chose de souhaité, source de satisfaction. Exemple principal : le plaisir de la maternité est en fait le plaisir de tolérer des êtres vivants parasites qui se développent de façon parfaitement égoïste au dépens du corps propre de la mère. Analogie à cela : la souffrance de l'être humain affamé d'amour dont la vue éveille le principe féminin de la volonté de conciliation. Sans pour autant se prononcer sur les différences de valeur de ces deux forces naturelles, il semble certain que le principe féminin, c'est-à-dire le principe de souffrance, est le plus intelligent. « Le plus sage cède. » La prévalence unilatérale du principe égoïste, c'est du sadisme ; celle du vouloir-souffrir, c'est du masochisme.

Une souffrance très forte ou de longue durée, mais surtout quelque chose d'inattendu ayant un effet traumatique, épuise la pulsion de « se faire valoir » et laisse les forces, les souhaits, voire les particularités de l'agresseur, pénétrer en nous. Aucune suggestibilité sans participation du principe féminin. Sous la pulsion de « se faire valoir » on peut placer le principe de plaisir freudien ; sous la pulsion de conciliation, le principe de réalité.

24 février 1932

I) (B.) L'analyse mutuelle peut avoir été inventée à l'origine par les patients comme symptôme de la méfiance paranoïde : il faut arriver à mettre en lumière qu'ils avaient raison de déceler chez l'analyste diverses résistances dues à de l'antipathie, et de le contraindre à les avouer. L'acquiescement à ce vœu est, naturellement, le contraste le plus radical que l'on puisse imaginer à la

Pour Daniel Welzer Lang, l'apprentissage de la virilité a longtemps été le produit d'une socialisation bien spécifique pour les garçons. Aujourd'hui, la domination masculine perd de sa force, et les nouveaux modèles masculins restent à définir.

La construction du masculin



Entretien avec Daniel Welzer Lang

Sociologue, maître de conférences à l'université Toulouse-Le-Mirail, auteur notamment de *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Presses universitaires du Mirail, 2000; *Les hommes aussi changent. Que pensent les hommes des femmes?*, Payot, à paraître en février 2004; avec Gérard Ignasse, *Genre et sexualité*, L'Harmattan, 2003.

Sciences Humaines: Vous êtes l'auteur de nombreuses recherches sur les rapports entre les sexes. Et particulièrement l'un des rares chercheurs à travailler sur le masculin et la virilité. On sait que, traditionnellement, les garçons et les filles sont socialisés différemment. Comment cela se passe-t-il pour les garçons?

Daniel Welzer Lang: Pour parodier Simone de Beauvoir, on pourrait dire en effet que « l'on ne naît pas homme, on le devient ». L'injonction à la virilité est un code de conduite très puissant dans les représentations et les pratiques sociales des hommes... Dans les travaux que j'ai menés, lorsque l'on demande aux hommes de raconter les événements marquants de leur biographie individuelle, ils parlent beaucoup d'une socialisation masculine qui se fait dans les cours d'école, les clubs de sports, la rue; tous ces lieux dont les garçons s'attribuent l'exclusivité d'usage, ce que j'ai appelé, par référence aux travaux

de Maurice Godelier, « la maison des hommes ».

C'est dans le groupe des pairs que, dès le plus jeune âge, les garçons apprennent qu'ils doivent se différencier des femmes: ne pas se plaindre, apprendre à se battre, apprendre aussi à être les meilleurs... Tout ce qui n'est pas conforme à la conduite virile va être classé comme féminin. Le garçon qui n'y adhère pas va être la risée des petits camarades, exclus du groupe des hommes, souvent violenté. De fait, les hommes vont être socialisés à la violence masculine des plus forts sur les plus faibles. C'est d'ailleurs cette même violence qu'ils vont reproduire par la suite dans le monde du travail, dans le couple... Les ordres de pouvoir masculin (politiques, professionnels, sociaux) reproduisent d'une façon ou d'une autre ces injonctions.

Les travaux du psychologue Christophe Dejours ont bien montré qu'un ouvrier du

bâtiment ne peut pas dire qu'il a peur. Conjurant la peur va consister à surenchérir sur la virilité, ne pas s'attacher à 15 mètres de hauteur par exemple...

Mais l'injonction à la virilité est aussi génératrice de souffrance pour les hommes. Pendant des siècles, les hommes ont dû cacher leur sensibilité, ne pas se plaindre. Pendant la Grande Guerre, relate Emmanuel Reynaud (1), Charles Ardant de Picq, stratège de l'armée, se demandait comment faire aller les hommes à la guerre en chantant? Il fallait trouver un motif plus fort que la peur de la mort. On l'a trouvé en répandant l'idée que ceux qui ne voulaient pas aller se battre étaient des femmelettes. Mieux valait mourir que de perdre sa virilité... Ce n'est pas un hasard si les premiers groupes d'hommes antisexistes se sont trouvés parmi les objecteurs de conscience ou les insoumis – des hommes qui remettaient en cause l'armée. Le passage par l'armée représentait un rituel collectif d'affirmation de la virilité.

Ce modèle perdure-t-il encore aujourd'hui avec les évolutions sociales que l'on connaît (disparition de l'armée, mixité scolaire, mouvement d'émancipation des femmes)?

L'ordre viril est lié à la naissance de la société patriarcale et industrielle. Aujourd'hui, le modèle industriel s'est transformé. Avant, le travail faisait l'homme: le travail physique, musculaire, s'accordait au stéréotype de la virilité. Aujourd'hui, machines et robots remplacent la force physique; avoir des bras musclés et des gros doigts par exemple n'est pas forcément un atout pour taper sur les claviers d'ordinateurs. Ces transformations, auxquelles se sont ajoutées la concurrence des femmes et en outre l'augmentation du chômage, font que le

modèle du travailleur, à travers lequel s'affirmait celui de la virilité, s'est délitée. Mais, comme le dit François de Singly lorsqu'il parle des « *habits neufs de la domination masculine* », il existe une recomposition des formes de domination. Les « grands hommes » qui sont les modèles d'identification masculine sont aujourd'hui les hommes politiques, les médecins, les capitaines d'industrie qui, dans le contexte de l'économie mondialisée, ont le pouvoir de délocaliser et mettre des milliers de personnes au chômage... Or, pour faire partie des grands hommes aujourd'hui, on peut être petit et fluet...

Et dans le couple, comment cela se passe-t-il ?
Dans le couple, on souligne souvent les inégalités entre les deux sexes. Mais il faut prendre en compte les effets de cette socialisation différenciée qu'ont eue dans leur enfance filles et garçons. Par exemple, que se passe-t-il lorsqu'un couple veut partager le travail domestique ? Les femmes s'assimilent « au propre et au ranger » qu'elles « doivent » assurer dans l'espace domestique : si c'est sale chez elle, c'est sale dans leur tête. Donc la femme nettoie avant que cela soit sale. Les hommes se mettent à ranger et à nettoyer quand il y a trop de chaussettes qui traînent, que tout est encombré... La femme a un comportement préventif, l'homme curatif.

Lorsque le couple décide de partager les tâches, les femmes « craquent » souvent avant les hommes... Donc, l'égalité nécessite que chacun, mais aussi chacune, lâche un peu sur ces comportements, ces *habitus* incorporés...

On a souvent une vision moraliste et quasiment ontologique de la domination masculine... Mais en fait ce ne sont que des rapports sociaux, et ils peuvent changer. Hommes et femmes s'adaptent aux situations. Comme la domination masculine n'apporte plus les mêmes privilèges qu'avant, les garçons découvrent quels bénéfices ils peuvent tirer des évolutions actuelles : pouvoir parler de soi, exprimer sa sensibilité et ses émotions... De même que les femmes s'annexent des valeurs d'autonomie et d'affirmation de soi. Pour moi, ces comportements – dits masculins ou féminins – n'ont rien à voir avec le sexe

biologique mais correspondaient à des constructions sociales liées à ce qu'on appelle aujourd'hui le genre.

Vous évoquez aussi l'existence de résistances masculines au changement dans les rapports de sexe, et même, dans certains cas, d'attitudes de « repli viriliste »...

On manque d'outils d'analyse fins et les études sur les hommes sont encore très peu développées. Mais des deux côtés de l'échelle sociale, au niveau des classes les plus riches d'un côté, des plus pauvres de l'autre, il semblerait que l'on assiste à une réification sur des valeurs très sexuées. Des crispations virilistes chez les garçons, des essais de réassurance chez les filles sur des critères esthétiques.

Comme la domination masculine n'apporte plus les mêmes privilèges qu'avant, les garçons découvrent quels bénéfices ils peuvent tirer des évolutions actuelles : pouvoir parler de soi, exprimer sa sensibilité et ses émotions...

Pour ma part, mes recherches ont porté sur les jeunes des quartiers populaires. Dans les cités, les filles sont dominées. En même temps, elles se servent de l'école comme d'un tremplin ; ce sont d'ailleurs elles qui règlent les formalités administratives pour leurs pères et leurs frères... Mais, en général, elles cherchent à partir de la cité, de même que de nombreux garçons d'ailleurs, dont on parle moins, qui ne supportent plus les injonctions viriles qui y règnent.

Dans les quartiers restent les garçons qui souvent n'ont pas de travail, ne peuvent pas faire valoir leurs qualités intellectuelles ni physiques. La valorisation par la virilité à laquelle, d'ailleurs, ils ont été socialisés, est

pour eux une sorte d'exutoire. Une partie importante de la culture rap, par exemple, exalte encore des valeurs très virilistes. Quels moyens ont-ils de se prouver qu'ils sont des hommes si ce n'est en utilisant ce à quoi ils peuvent avoir accès : la violence, violence homophobe entre garçons, violence sexiste envers les filles.

Il faudrait ajouter à cela le poids du passé colonial, les dysfonctionnements des modèles d'intégration, la présence de forces intégristes, tout un ensemble de facteurs qui créent ce climat dans lequel le prix à payer pour les filles de ces quartiers qui veulent être libres est, par exemple, les viols collectifs que sont les « tournantes ». Comme d'ailleurs la menace du viol a longtemps été efficace pour empêcher les filles françaises de sortir le soir...

Quel modèle alternatif voyez-vous pour les hommes si les critères de la virilité disparaissent ?

Je pense en fait que dans les pays riches et industrialisés, nous sommes en train de mettre fin à la domination masculine. Aujourd'hui, il existe toute une remise en cause du masculin sans qu'il n'y ait cependant en face ni analyse ni modèle pour voir réellement se dessiner des modèles alternatifs masculins. Les études de genre concernent encore principalement les femmes. Les hommes apparaissent alors comme un groupe naturalisé. Les hommes – progressistes – veulent bien soutenir les femmes dans leur émancipation, mais attention, on ne touche pas aux prérogatives des mâles. Avec la disparition du modèle viril, je pense que l'on va assister à une prolifération de modèles. Comme l'avait analysé Michel Foucault, la sexualité s'est longtemps calquée sur l'alliance. A partir de 1968, on a commencé à opérer une distinction entre faire l'amour et faire des enfants. Aujourd'hui, on est sur une autonomisation et une multiplication des modèles. Elisabeth Badinter, dans *XY 12*, s'inquiétait de la montée du modèle androgyne ; je crois que c'est le contraire qui va se passer. Quand le modèle de la virilité volera en éclat, il va laisser la place à une diversité de modèles masculins et féminins. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR
MARTINE FOURNIER**

Notes

[1] E. Reynaud, *Les Femmes, la violence et l'armée. Essai sur la féminisation des armées*, Fondation pour la défense nationale/La Documentation Française, 1988.

[2] É. Badinter, *XY. De l'identité masculine*, 1992, rééd. LGF, 1998.

comprendre cette contrainte de façon plus tragique. La lettre e représente peut-être la mère de Perec, ou ses parents ou encore les Juifs exterminés par le nazisme. L'entreprise prend alors une signification nouvelle : tenter de construire un texte qui ait un sens, après leur disparition, à eux.

Pour Corcos, le roman ne se résume pas à cette interprétation ; il faut aussi le lire. Comme toujours chez Perec, on y trouve de nombreuses références à ses auteurs fétiches (Melville, Borges, Proust...). On y trouve aussi de la violence, des crimes, des viols. "Les assassinats se succèdent à un rythme soutenu (...) les morts quittent instantanément le monde sans délivrer le moindre message dans une quelconque agonie". Corcos compare cette violence sans émoi à la cruauté tranquille que l'on rencontre parfois dans les contes pour enfants. Mais surtout, il entend la musique étrange de cette langue folle. C'est une musique qu'il compare à une langue étrangère oubliée, peut-être celle de sa mère qui parlait sans doute mieux le yiddish que le français et dont Perec dit qu'il n'a gardé aucun souvenir : "L'écriture musicale de Perec toujours oscille entre un babil et un gémissement. Parfois, miracle... Elle se fait comptine."

L'exploration de l'oeuvre amène Corcos à s'intéresser à un texte peu étudié car considéré le plus souvent comme une pochade : *Cantatrix sopranica*. Perec a écrit ce texte, parodie d'articles scientifiques, alors qu'il gagnait sa vie comme documentaliste dans un laboratoire de physiologie à l'hôpital Saint-Antoine : étude de l'interaction entre les tomates et les cantatrices soprano. Perec tourne en dérision l'absurdité de certaines expériences scientifiques. Mais Corcos entend aussi, sous l'effet comique du pastiche, le sadisme extrême des situations inventées par Perec. "Texte à l'ironie caustique qui se moque, tout sauf gentiment, du travail de ceux-là même qui le paient, avant que de faire un parallèle saisissant entre l'aspect totalitaire des contraintes de la recherche scientifique (...) et l'univers concentrationnaire." La lecture de Corcos prend tout son sens si on se souvient que la mère de Perec qui s'appelait Cyrla se faisait appeler Cécile, grâce à quoi, écrit Perec, il s'est toujours souvenu que Sainte Cécile était la patronne de la musique. En établissant

un lien entre la cantatrice suppliciée et la mère déportée, Corcos donne à voir la possibilité terrifiante des fantasmes contre lesquels devait lutter Perec.

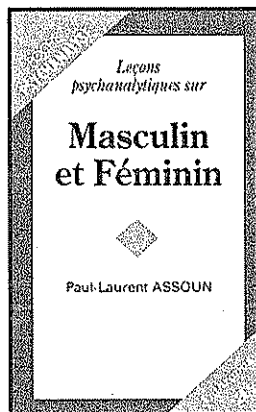
Le cheminement de Corcos l'amène à rencontrer d'autres artistes qui entretiennent avec Perec des liens parfois évidents, d'autres fois plus secrets. Marcel Gotlib, l'auteur de bandes dessinées, ou les peintres Francis Bacon et René Magritte. Il faut se laisser emmener dans cette promenade au coeur de la mélancolie, celle des hommes qui ont été privés de mère, éternels orphelins.

Marthe Coppel-Batsch
Psychanalyste

PAUL-LAURENT ASSOUN

Leçons psychanalytiques sur le masculin et le féminin

Editions Economica, Anthropos, 10 €.



"Je m'habitue à considérer chaque acte sexuel comme un événement impliquant quatre personnes" écrit Freud dans *Le moi et le ça*. Quatre personnes, deux fois deux sexes, soit deux partenaires chacun porteur du masculin et du féminin.

Cette phrase dégage bien le postulat depuis lequel Paul-Laurent Assoun part. Il ne s'agit pas pour lui de discriminer une clinique des genres - aboutirait-elle même à une clinique transgenre- mais au contraire de poser une alternative à cette pensée des *gender* (Stoller) afin de restaurer la dialectique entre masculin et féminin propre à la pensée freudienne. Pour les habitués de la collection *Anthropos*, beaucoup se réjouiront de voir l'auteur poser cette question du masculin et du féminin en tête d'une des *Leçons de psychanalyse* puisqu'elle traverse toutes les autres (*Corps et symptôme*, *Le masochisme...*), *l'intérêt de l'auteur pour la question se retrouvant dans des ouvrages tels que Freud et la femme* ou *Le couple inconscient*. En effet, toutes les leçons n'ont jamais manqué de poser l'hypothèse de la sexuation de

Le parcours clinique ne s'arrête pas là. La perversion reprise dans son élaboration freudienne s'affiche comme la promesse d'une impossible castration, la différence des sexes y étant admise comme "Mal ontologique". De différence des sexes il n'y a point dans la psychose, "La psychose ou le masculin forclos" annonce l'auteur en achevant cette relecture du triptyque Névrose - psychose - perversion à l'aune de la tension entre masculin et féminin. Puisque le psychotique ne dispose pas du signifiant phallique, alors ce sera au délire de trancher la question sexuelle. Ici Paul-Laurent Assoun est au plus près de Lacan qu'il rejoint dans ses réflexions sur le président Schreber, réunion autour du "pousse-à-la-femme". Assoun cite *L'étourdi* "Faute d'être le phallus qui manque à la mère, il lui reste d'être la femme qui manque aux hommes".

La dernière partie du livre est sûrement la plus originale et donne à comprendre les enjeux sociocliniques actuels du masculin-féminin, même si d'autres thèmes comme l'homoparentalité, la PMA (*Procréation Médicalement Assistée*) aurait été passionnants à développer. Cette mise en lumière commence par une prise de vue du corps, corps des menstrues, de la ménopause, du vieillissement. En passant par les destins corporels du fantasme (qui rappellent la liaison indéfectible entre corporéité et sexuation), Paul-Laurent Assoun règle une fois de plus son compte à l'école psychosomatique, convoquant à leur bon souvenir qu'une configuration psychosomatique n'est pas celle d'un patient déserté par le désir mais d'un patient chez qui le fantasme est incorporé. Puis l'auteur nous expose avec talent les embrouilles du masculin et du féminin : les manifestations des transsexuels qui à l'inverse des névrosés ne se posent aucune question sur leur sexe, les adeptes du transvestisme qui miment sous leurs jupons la mère phallique enfin vivante. Ces jeux de cache-cache avec la castration sont à chaque fois des mises en action de l'identification, jusqu'au passage à l'acte chirurgical. Face à tous ces falbalas, il ne faut pas perdre de vue le travail de l'inconscient et pour redonner à cette clinique une grille de lecture opérationnelle, sans s'égarer dans la simplification des genres, ce sont les quanteurs lacaniens de la sexuation que l'auteur convoque.

Il en fait une lecture très claire : côté homme le règne phallique instauré par le père de la horde, avec une soumission aux lois de l'Un, c'est-à-dire de l'unité phallique qui permet à chaque objet d'avoir sa valeur phallique, sa prise comme objet du désir. Côté femme deux possibilités : la première va dans le sens de cette affiliation, qui la met au régime de la castration. L'existence d'une seconde possibilité signifie que certains sujets seraient des rescapés de l'ordre phallique, qui passeraient outre épousant l'altérité radicale, chemin vers une jouissance supplémentaire, autre, mystique ou extatique. Ainsi on bascule du masculin-féminin à un autre binaire celui de la jouissance phallique et de la jouissance autre qui n'a plus rien à voir avec le sexe du sujet puisque c'est de sexuation dont il est question, la femme peut-être soumise à la castration autant qu'un homme, tandis qu'un d'entre eux peut se placer côté femme et quitter les limites d'une jouissance ordinaire, en dehors de l'enclos phallique.

Le chapitre conclusif expose le triptyque indéfectible de la psychanalyse freudienne : le sexe, le désir et la mort. Assoun relève en effet dans une note de Freud datée du 22 septembre 1938 les passages suivants : il y aurait une simultanéité entre "la naissance du vivant" et "la désagrégation en substance m et f". En choisissant d'achever son parcours métapsychologique par la liaison d'*Eros* et *Thanatos* au coeur même de la dialectique masculin-féminin, Paul-Laurent Assoun marque sa plus haute fidélité à la démarche freudienne.

Laurence Guichard
Psychologue

bloc-notes

PAIEMENT SÉCURISÉ
SUR NOTRE SITE INTERNET

ABONNEMENT
COMMANDE DE NUMÉROS

www.carnetpsy.com